

# KALÉIDOSCOPE

## GROUP SHOW

« Aucun penseur ou artiste d'avant-garde n'échappe à ce reproche (de froideur). Parce qu'il prend terriblement au sérieux l'utopie et sa réalisation, il n'est pas un utopiste, mais il regarde la réalité en face, telle qu'elle est, pour ne pas se laisser abêtir par elle. Il veut libérer de leur emprisonnement les éléments du mieux qui sont contenus en elle. S'il se fait aussi dur que les conditions de vie pétrifiées, ce n'est que pour les briser. »

Cette citation du philosophe allemand Theodor Adorno (1903-1969) tente d'expliquer le prisme radical par lequel l'artiste perçoit la réalité. En période trouble, sombre ou inquiétante, l'artiste adresse directement, crûment et sans retenue les problématiques du réel afin d'opérer un véritable tri et d'en extirper les contours de l'espoir.

La complexité inouïe dans laquelle le monde contemporain est plongé - son incohérence, ses drames croissants - implique un éclatement, une fragmentation du réel : il est impossible de rationaliser son tout. L'exposition collective explore cet état de fait en dévoilant morceaux, lambeaux, visions partielles, déplacements de paradigmes, et tentatives de sauvetage.

La peinture de la jeune artiste coréenne Ji-Soo Jung amorce le parcours. Éclatante de couleurs, elle célèbre la force vitale du corps et de ses organes qui, même éclatés, se recomposent sans cesse, dans une extraordinaire énergie échappant à la temporalité. Un cœur, celui de la sculpture de Zoé Thonet s'en détache, ses battements se muent en ceux d'une machine. On découvre ensuite un pied, étrange, qui s'affirme dans sa répétition. Ici, Roxane Gouguenheim montre la plante d'un pied à l'anatomie mythologique. Là, elle sculpte l'argile blanche surmontée de laine ou de bois. Fragments tronqués mais aussi embryons, ils sont à la fois témoins, restes et constructions imaginaires.

Où conserver la mémoire de corps en mutation, où continuer à les dire au-delà de leur enveloppe organique ? Lélia Demoisy nous invite alors à regarder à travers les yeux de l'arbre. Là, se dessine un morceau de la vie d'une forêt gabonaise, que le grand père de l'artiste a pris en photo. Télescopage et superposition. Aussi chez Fabien Merelle, la nature, berceau continu des réalités multiples et transgénérationnelles, s'offre-t-elle en support. L'artiste dessine sur un morceau de pierre de tuffaut une capsule temporelle de son histoire familiale.

La nature comme écrin des témoignages est aussi le symbole de la régénération. Dans sa peinture sur alcantara, Stephen Whittaker rend hommage au berger Elzéard Bouffier qui, entre 1913 et 1947, parvient à recréer une forêt dans une région menacée de désertification, tandis qu'Antonin Heck façonne une chouette constituée de matériaux de récupération puis moulée en bronze.

Cet espoir de reconstruction ou de régénérescence à partir d'un fragment se lit dans la peinture de Benjamin Valode où les personnages se dirigent inlassablement vers un univers vierge à construire. De dos, ils dialoguent avec l'homme à la fenêtre d'Adrien Belgrand dont le regard vise aussi le lointain. Plus sombrement dans la grande toile d'Aurélie Bauer, intitulée Renaissance, cohabitent, au cœur d'un naufrage, des identités multiples en recherche d'un avenir commun. Les destins individuels se confondent et coexistent.

La question de la trace se pose alors avec l'œuvre du duo Mamali Shafahi & Domenico Gutknecht qui créent un subtil écrin d'époxy chantant le souvenir d'un être cher. Dans l'absence du portrait attendu et l'entremêlement des fils détissés, le travail de Golnaz Payani extrait des bribes d'existence d'où subsistent une écriture aux signifiants évidés. Chez Coskun, un maigre contour rouge souligne l'abstraction d'un corps qui repose sur des morceaux de bois épars et prisonniers.

Alors, après avoir tout effacé, l'utopie dont parlait Adorno surgit parfois. La peinture de Zélie Nguyen attribue à l'animal l'immense tâche de la reconstruction. Dans la contemplation d'un feu qui laisse la nature intacte, il hésite à pénétrer dans l'espace, peut-être est-il trompeur ? Sur la balance d'Abdelhak Benallou, le livre est plus lourd que le smart phone. L'imaginaire l'emporte sur la réalité.

L'exposition invite donc à percevoir notre époque non pas comme un ensemble cohérent, mais comme un kaléidoscope d'expériences, de perceptions, d'instantanés disparates, ballotés entre existence, disparation et résurgence.

Lara Sedbon